

Dimanche 4 février

Matthieu 9/9-13

Bettina Schaller
Colmar

Le passage proposé est délimité des versets 9 à 13, associant ainsi l'appel de Matthieu à l'épisode de la communauté de table avec les « publicains et les pécheurs ». Malgré son air connu, concrètement, la scène est étrange. Mais commençons par le début.

Matthieu est le premier disciple appelé ; en réalité, il sera le seul, dans l'évangile, à l'être nominativement. Au chapitre 10, 1-2, l'évangéliste écrit : « ayant appelé à lui ses douze disciples »..., puis suit la liste nominative des Douze. Mais aucun des onze autres disciples ne bénéficie, formellement, dans l'Évangile, d'un appel particulier. Les Douze, comme groupe constitué, apparaît au chapitre 10 chose acquise pour le lecteur. D'où il ressort que l'appel de Matthieu répond à une intention. Dans la liste même, Matthieu est présenté aussi de manière particulière : « le publicain » (seule profession mentionnée). Dans notre passage, c'est donc l'appel d'un « publicain » qui est à faire valoir. Et cet appel fait office d'introduction à l'épisode de la communauté de table avec les « publicains et les pécheurs ».

« Comme il était à table dans la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec Jésus ... ». Si la scène est étrange, c'est que ce n'est pas Jésus qui se joint à un repas de publicains et pécheurs, mais ce sont ces derniers qui viennent se joindre au repas que Jésus prend avec ses disciples. Ils s'invitent à sa table. On peut donc se dire qu'au travers de l'appel inaugural de Matthieu, dont l'absence d'hésitation marque l'autorité de Jésus, ces publicains et pécheurs entendent l'accueil favorable qui leur est fait, voient immédiatement une brèche dans un système qui cloisonne les individus en catégories. Ces publicains et ces pécheurs sont même au cœur de la révolution qu'opère Jésus : ils vont « dans la maison » (celle de Matthieu ?) où celui-ci prend son repas avec ses disciples... ; nous savons que la communauté de table est particulièrement significative de la communion des personnes. En mangeant ensemble, tout est donc dit. Et c'est justement sur ce point, à la vue de cette communauté de table, que réagissent les Pharisiens.

L'accueil de Jésus des publicains et pécheurs n'est pas complaisance ; comme dans le récit de la femme adultère chez Jean, Jésus, par la parabole du médecin/malades, ne banalise pas la situation de ces véritables parias religieux. La fin du verset 13 est sans ambiguïté. La question est plutôt de savoir comment « traiter » cette situation. Jésus n'entre pas en matière sur les catégories religieuses elles-mêmes ; le *point de vue* de la miséricorde de Dieu rend même dérisoire la discussion, puisqu'en tout état de cause, quelle que soit la « nomenclature » mise en place, il s'agit d'exercer la miséricorde à l'égard de ceux qui en ont, effectivement « besoin ». La parabole du médecin va éminemment dans le sens de la vie, des relevailles de ceux qui (f)ont mal. C'est à la vie des *pécheurs*, quels qu'ils soient, que Jésus appelle, à la grâce. Si Matthieu devient disciple, le texte ne dit pas que les publicains d'exercer leur profession. C'est l'ostracisme religieux dont ils sont victimes que Jésus bat en brèche en les admettant à sa table.

La communauté de table de Jésus, le maître, avec les « publicains et pécheurs » apparaît ici comme une *communauté de miséricorde*. Suivre Jésus, c'est suivre un chemin de miséricorde. Un des textes associés est 1 Co 9/24-27, l'image de l'athlète : autant dire que le disciple est appelé à être un...champion de la miséricorde. La miséricorde, c'est une marque de fabrique. Dans l'Islam, Dieu est avant tout Le Miséricordieux. Pour certains, la miséricorde est une vertu, et une grande : « la miséricorde est la vertu du pardon, et son secret, et sa vérité. Elle n'abolit pas la faute mais la rancune, non le souvenir mais la colère, non le combat mais la haine (...) là où tu ne peux aimer, cesse au moins de haïr ». (*Petit Traité des grandes vertus*, André Comte-Sponville, PUF, 1995). Au delà d'une vertu, elle est le « nerf de la guerre » ; contre toute situation, système, point de vue, qui enferme l'autre dans sa faute. Elle ouvre le spectre de la grâce à tous et non à ceux qui la mériteraient parce qu'ils en ont le moins besoin.... Jésus revient à l'universalité du monde par l'universalité de la grâce, maintenant.

Les pharisiens entrent nécessairement dans la maison mais se tiennent à distance, comme il convient à des gens qui ne frayent pas avec n'importe qui... Ils interpellent les disciples sur le maître, non Jésus directement. Mais c'est le « maître » qui est visé : le comportement de Jésus est compris immédiatement comme une entorse grave à l'enseignement traditionnel.

« Allez apprendre ce que veut dire... » dit Jésus, qui les a entendu, aux Pharisiens. Allez *apprendre*...verbe *manthanô*, qui donne aussi *mathetès*, l'*apprenti* (que nous traduisons d'ordinaire par *disciple*). La parole de Jésus consacre la faillite de l'enseignement traditionnel comme oubli de la miséricorde. Dans les nombreuses malédictions adressées aux Pharisiens au chapitre 23, on peut lire au v. 23 : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui acquittez la dime etc... ; après avoir négligé les points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi. C'est ceci qu'il fallait pratiquer, sans négliger cela ». « Allez apprendre » : c'est une claque. Il faut que les pharisiens, ces maîtres de la Loi, retournent sur le banc de l'école de la vie religieuse selon l'enseignement du Dieu de miséricorde, caractéristique essentielle de Dieu rappelée par les prophètes : *Dieu veut (thelô) la miséricorde*.

Jésus donne consigne, il se comporte en maître aussi vis-à-vis des Pharisiens... appelés à devenir... ses disciples... Celui qui, dans la bouche des Pharisiens, est « votre » maître, s'impose comme maître de tous. Dans l'évangile de Matthieu, il est vrai que c'est peine perdue... Les Pharisiens y sont « le bloc du refus » (contrairement aux autres évangiles qui peuvent marquer une certaine considération à leur égard ou rapporter quelques rapports d'amitié –cf Nicodème en Jean ou Simon en Luc). Voir : *La symbolique de Matthieu, II. Les groupes*, V. Mora, Lectio Divina 187, Cerf, 2001, p. 209ss. Mais les choses sont dites. Jésus ne dit pas que les Pharisiens doivent se comprendre aussi comme pécheurs ; Jésus ne pratique pas l'ironie ou le double-sens. Il met les Pharisiens devant leur responsabilité de *chef de communauté* ; la scène donne à voir une communauté de vie différente de la communauté de vie organisée par les Pharisiens.

Pour la prédication, la question du « point de vue » est primordiale car elle hiérarchise les questions. Le texte fournit le « point de vue » - pardon pour l'anthropomorphisme - de Dieu : la miséricorde, comme un principe de gouvernance des rapports humains au nom de Dieu. Toujours laisser la porte ouverte à quiconque, offrir un chemin de réhabilitation, de restauration. Dès lors, personne, absolument personne, ne peut être marginalisé. Lorsque c'est le cas, c'est que c'est le point de vue « humain » qui a pris le dessus, qui va plus naturellement dans le sens d'une restriction de la grâce, parce que celle-ci peut avoir un côté révoltant : elle n'est pas une récompense à la piété. Ce rétrécissement de la grâce, lorsqu'elle a lieu, est au détriment de l'universel – au sens large mais de manière emblématique au sein de l'Eglise - à laquelle les comportements de fond, selon l'Évangile, doivent pourtant tendre, comme reflets de l'accueil universel de Dieu.

